

LYON HISTOIRE

# « J'étais le médecin de Rudolf Hess »

Bernard Viala a été l'un des médecins alliés chargés de la surveillance médicale du plus fidèle second de Hitler à la prison de Spandau.

Originaire de Castres, ce fils de résistant déporté a fait une partie de ses études à l'école de santé militaire de Lyon. S'il se consacre à la médecine tropicale, c'est à Berlin, à l'hôpital militaire Pasteur, dans le secteur d'occupation français, que Bernard Viala se retrouve affecté. Puis il intègre, en 1978, le quatuor médical allié (français, américain, anglais et russe), chargé de s'occuper de la santé d'un certain Rudolf Hess, condamné à perpétuité à Nuremberg, et qui restera jusqu'à sa mort, en 1987, le dernier dignitaire nazi encore détenu.

## 1 Le prisonnier n°7

Une mission médicale très particulière l'attend : « Les consignes étaient draconiennes. Nous n'avions pas le droit d'appeler Hess par son nom, raconte Bernard Viala. C'était "le prisonnier n°7" (numéro de sa cellule). Laquelle était très petite, avec un petit cabinet de toilette. Sa détention mobilisait quantité d'hommes et de moyens, le tout aux frais de l'Allemagne. Nous avions interdiction de lui serrer la main, souligne le médecin français, et il était strictement interdit d'évoquer avec lui la guerre, la politique, passée ou actuelle. Encore moins d'entrer ou de sortir toute sorte de documents ni bien sûr de faire des photos. Il lisait des journaux où les articles évoquant les sujets interdits étaient découpés. »

## 2 Hess, ce passionné de football

« En revanche, Hess aimait le football, et parlait avec moi, qui vivais alors à Saint-Étienne, à l'époque glorieuse des Verts, des matches de coupe d'Europe. Avant mon arrivée, il avait fait deux tentatives de suicide et sur les conseils d'un psychiatre français qui l'a examiné, il a fini par obtenir la télé, mais avec les mêmes censures ! Il m'a même invité à venir voir un match un soir avec lui, mais c'était évidemment impossible. Il n'y a que pour la nourriture que Hess avait droit à tout ce qu'il voulait, mais il n'était pas exigeant. Nous avons remarqué que lorsqu'il était sous la surveillance française (les quatre nations se relayaient chaque mois, ndlr), Hess prenait des kilos alors que sous l'autorité russe, il déprimait. »

## 3 Un système verrouillé

« Il a été sans doute l'homme le plus suivi médicalement, quotidiennement, pendant près de 40 ans, poursuit Viala. Je dois dire qu'il était de constitution robuste, parfaitement sain d'esprit et féru de lecture, dans la mesure où il y avait accès. Nous parlions en allemand, mais il comprenait l'anglais et le français, pas le russe – mais il détestait les Russes qui le lui rendaient bien. Il avait le droit d'écrire sur des feuilles numérotées remises chaque matin et toutes récupérées chaque soir. Ont-elles été détruites ou archivées ? Son courrier personnel était contrôlé, les visites de ses proches – exclusivement sa femme et son fils – étaient limitées à une demi-heure par mois dans un parloir grillagé, austère, sous contrôle des directeurs de la prison. Le seul qui a pu sans doute échanger le plus avec lui, notamment le jour de Noël, était le pasteur Gabel. » Hess, bien que nazi convaincu, était protestant.

## 4 Un "suicide"... et un secret préservé

Alors qu'il demeurait, depuis la libération de Speer en 1966, le dernier dirigeant nazi détenu à Spandau, a-t-on "aidé" Hess à se suicider, le 17 août 1987, à 93 ans ? Le docteur Viala avait quitté son poste en 1982, mais il ne croit guère à cette hypothèse. Qui avait intérêt à une telle fin ? Les Russes ? S'ils se montraient durs envers lui, ils avaient intérêt à le conserver en prison. « Comme le symbole du nazisme vaincu, mais surtout parce que Spandau était en zone britannique et que les Soviétiques avaient ainsi la possibilité de pénétrer en zone occidentale avec des observateurs qui étaient en fait agents du KGB. Tout comme, lors du repas mensuel réunissant les quatre médecins alliés, le Soviétique était accompagné d'un interprète qui était un agent du KGB. Et lors des soirées que nous organisions parfois en-

« Les consignes étaient draconiennes. Nous n'avions pas le droit d'appeler Hess par son nom »

Bernard Viala, un des médecins de Rudolf Hess à la prison de Spandau



semble, se souvient Viala, la femme, qu'il nous présentait comme la sienne, appartenait en fait aux services secrets. La famille était retenue en URSS, au cas où le médecin aurait eu des velléités de passage à l'ouest. Nous étions nous-mêmes, lors de ces rencontres, sur écoute. J'avais un jour poliment refusé une invitation soviétique à Potsdam. À ma grande surprise, peu après, mon colonel m'a convoqué et demandé ce que je trafiquais avec les "popofs". J'ai ainsi appris que même les tables avaient des oreilles ! »

Chose certaine : Hess est parti avec son secret, celui de son vol mystérieux pour l'Écosse, en mai 1941, pour tenter de négocier une paix séparée avec les Britanniques. Il n'y gagna qu'un premier de ses longs séjours en prison, à la tour de Londres, avant de se retrouver au banc des accusés à Nuremberg... Et le désaveu public de son maître, Hitler, qui le traita de fou, mais qui était probablement au courant de cette étrange équipée, destinée à préserver l'Allemagne d'un second front, alors que l'attaque contre l'URSS allait se déclencher le mois suivant. Dans cette affaire, il est probable que les services secrets britanniques ont eu aussi un rôle à jouer...<sup>(1)</sup> Mais pour le docteur Viala, ceci est une autre histoire...

Gérard Chauvy

(1) À lire : *L'étrange voyage de Rudolf Hess*, de Martin Allen, Perrin-Tempus, 2011.

■ Photo Gérard CHAUVY